Pascal Hérault, 3 Rue Govin, 28100 Dreux ; 02 37 50 20 47 ; 06 88 97 14 75 ;

pascal.herault@voila.fr; www.pascalherault.fr

LES LIVRES SONT DES LIENS ©

Un texte de Pascal Hérault, auteur jeunesse.

Présentation : invité pendant 3 jours à Annecy, à l'initiative des bibliothèques de la ville pour présenter son dernier roman devant un jeune public, Pascal Hérault témoigne de cette expérience tout en réfléchissant sur son statut d'auteur et le pouvoir de la lecture.

Aux enfants

Aux gens du livre

Au Thiou.

On est au début du mois de Février. J'arrive à Annecy par le TGV. Dans le train, je me suis promis de tenir le journal de mon séjour : ce que je vois, ce qui me plait, ce qui change en moi quand je m'éloigne de mes lieux de vie habituels. Le jour de mon arrivée, un lundi, j'irai même jusqu'à acheter un petit cahier pour y consigner mes pensées et mes observations. Mais je vais vite réaliser que je n'ai pas le temps de me prêter à un tel exercice : pendant trois jours, à l'initiative des bibliothèques de la ville, je dois aller à la rencontre de mes jeunes lecteurs et parler avec eux de mon dernier roman, *L'île de la faim.* Je suis tellement galvanisé par ces rencontres que je n'éprouve pas le désir d'écrire une seule ligne une fois rentré à l'hôtel. Je suis « écrivain ». C'est ainsi en tout cas que l'on me perçoit quand les bibliothécaires me reçoivent et que les enfants tournent leurs grands yeux vers moi –moi qui fus aussi un enfant et qui préférai le monde des livres à celui des adultes qui m'entouraient, étriqué et mortifère.

Je pourrai même dire que *ma vraie vie* a commencé du jour où je me suis mis à fréquenter assidument la bibliothèque de mon quartier. Sans elle, je serai mort depuis longtemps, anonyme parmi les anonymes, tout juste bon pour lire et envoyer des SMS sur un portable, et encore… Cette bibliothèque, j'en ai parlé aux enfants que j'ai rencontrés : si elle me procura la paix intérieure que je cherchais sans le savoir vraiment à cette

époque, elle fut aussi une sorte de cargo me permettant de voyager où j'en avais envie et de découvrir d'autres horizons que ceux de ma banlieue cernée par le périphérique et la désespérance. Bien sûr, je ne leur ai pas dit comme ça, de cette façon éloquente et un brin littéraire, mais j'ai tenté de leur faire comprendre qu'avoir une bibliothèque dans son quartier était une grande chance et que ceux qui y œuvraient, loin d'être de simples manutentionnaires préposés au rangement des livres, méritaient un respect équivalent à celui que l'on invite pour évoquer son dernier roman. Sauf exception peut-être, on ne devient pas bibliothécaire par hasard : on le fait, parce qu'on a l'amour des livres. Et cette amour, d'où vient-il, sinon de ceux qui, en amont, furent aussi des lecteurs et fréquentèrent des bibliothèques ? Mais cet amour ne se transmet pas comme ça : il lui faut un regard, un visage, une présence. Si j'ai aimé aller à la bibliothèque dès mon plus jeune âge, c'est aussi et surtout parce que celles qui s'en occupaient portaient sur moi un regard bienveillant et désintéressé. Je pouvais prendre ce que je voulais, elles ne me jugeaient pas. Parfois, elles me faisaient une suggestion, allaient me chercher quelque chose que je n'avais pas vu… Elles me connaissaient un peu. Et moi, j'apprenais à me connaître en me plongeant dans la brassée de livres que j'emportais chez moi. Bref, elles et moi, nous communiquions d'une certaine façon, et j'ai encore l'impression que nous faisions partie d'une sorte de société secrète, unie par ses rites et ses idéaux, la société secrète des lecteurs.

Aujourd'hui, si on possède *une liseuse* (mot affreux qui semble dire que la machine lit à votre place), on peut télécharger des dizaines et des

dizaines de livres sans sortir de chez soi, sans aller à la rencontre des autres. C'est formidable : on gagne du temps, on gagne de la place. Mais on perd l'essentiel : le rapport charnel, pour ne pas dire humain, qui nous unit aux livres de papier. Un livre, ça se corne, ça se tache, ça sent quelque chose, odeur de neuf ou odeur de vieille malle… Un livre, ça se prête, ça se donne, ça passe entre mille et une mains, mains d'enfants, de vieilles dames, de travailleurs, d'étudiants, de voyageurs, de convalescents… Une liseuse, cela peut se prêter aussi, mais ce n'est pas la même chose : c'est un objet froid qu'on allume et qu'on éteint, un peu à la manière d'une télé portative. On ne peut pas griffonner dessus ni corner les pages (même si, je le présume, ces fonctions sont prévues dans le mode d'emploi). Une liseuse n'a pas d'odeur. Elle a toujours le même format. Elle est interchangeable : elle débite du texte comme une machine son chapelet de saucisses. Elle ne ressemble en rien à la beauté plastique d'un livre, souple, malléable, charnu, sensuel… Le livre est plus qu'un objet : c'est une trace, une pierre taillée de main d'homme, un fragment de vie qui continue de battre dans le cœur des lecteurs. On m'objectera que, sur ce dernier point, l'effet est sans doute le même avec la liseuse puisque ce n'est pas la machine qui a écrit le texte. Cependant, je suis à peu près certain que le fait de tenir entre ses mains un petit écran lumineux change inéluctablement notre rapport à la lecture. La lecture se trouve conditionnée par des choses qui n'ont pas de rapport avec elle : luminosité, temps de charge, état de la batterie, etc. Rien que des

éléments techniques, qui ont plus à voir avec l'univers de l'électronique que celui du livre.

Quoi qu'il en soit, les enfants qui me reçoivent sont loin de soupçonner tout ça. Je pense même que, pour le moment, aucun d'entre eux n'utilise une liseuse. A l'école, fort heureusement, on n'en est pas encore au cartable électronique. Le bon vieux livre reste encore l'outil privilégié de la diffusion du savoir et de l'imaginaire, bien qu'Internet soit entré dans les classes depuis un petit moment déjà. Les enfants vont à la bibliothèque. Certains font partie d'un club lecture. Il en est même dont les parents achètent un livre de temps à autre, luxe suprême ! Et moi qui les vois, je me revois à leur âge et je me dis que j'ai eu beaucoup de chance de trouver des livres sur mon chemin, un peu comme le Petit-Poucet semant ses cailloux, sauf que mes cailloux à moi me précédaient et me permettaient d'ouvrir des chemins dans ma vie si morne.

Et tandis que je parle devant eux, je réalise que la bibliothèque où je me trouve réunit plusieurs générations : celle des enfants, bien sûr, la mienne, celle des institutrices (plus jeunes que moi, me semble-t-il), celle des bibliothécaires, dont un petit groupe de retraitées qui se mobilisent tous les jours de la semaine pour animer une bibliothèque de quartier d'Annecy-le-Vieil. Je fais alors remarquer aux enfants combien les livres ont le pouvoir de rapprocher les gens, pour peu qu'on fasse l'effort de sortir de chez soi et d'aller au-devant des autres. J'essaye de leur tenir ce discours, si je me souviens bien : « On ne nait pas lecteur, on le devient. On le devient, parce qu'on a rencontré sur son chemin d'autres personnes

qui lisaient et qui vous ont inoculé ce puissant virus qu'on appelle la lecture : parents, amis, institutrices, bibliothécaires, libraires… Le livre est une rencontre. Et c'est ce que je tente de faire aujourd'hui avec vous en répondant à votre invitation. Si je suis là aujourd'hui, ce n'est pas seulement parce que j'aime écrire et que j'ai publié un roman pour la jeunesse, c'est aussi et surtout parce que je suis un lecteur. Je vais même vous dire : je passe plus de temps à lire qu'à écrire. Lire est l'occupation que je préfère entre toutes. Sans elle, je m'ennuierais tellement dans la vie que je tomberais malade. Sans elle aussi, je n'éprouverais pas le besoin d'écrire, car l'un et l'autre sont liés comme la pratique du solfège et d'un instrument de musique. Tous les livres que j'ai écrits sont faits de tous ceux que j'ai lus. Bien sûr, cela reste à ma petite échelle : j'écris principalement pour la jeunesse, je n'ai pas l'ambition de devenir Victor Hugo, mais je m'en tape ! L'essentiel est que cela me donne du plaisir et que ceux qui me lisent en éprouvent autant que moi. »

Là-dessus, parlant de *L'ile de la faim,* je reviens au thème principal de mon roman, celui de l'ile. J'évoque *Robinson Crusoé*, *L'ile au trésor* et le roman de Jules Verne ; je leur montre même les livres que j'ai sortis de leurs rayons une heure plus tôt. Je leur dit : « L'ile est un thème puissant dans l'histoire de la littérature. Qui n'a pas rêvé d'habiter une île déserte et de s'inventer une nouvelle vie ? Comme on ne peut pas le faire, des romanciers l'ont fait pour nous : Daniel Defoe, Stevenson, Verne et tant d'autres. On continue de les lire. On les lira encore dans deux siècles. Pourquoi ? Parce que dans la vie, on éprouve souvent le désir de

s'échapper, de sortir du moule, de la monotonie. Parce que nous avons besoin d'imaginaire autant que de boire et de manger. Avec l'île, nous découvrons un autre monde qui peut être salutaire ou inquiétant, mais qui nous ouvre l'esprit, alors que dans la vie ordinaire on n'attend de nous que des choses ordinaires : travaille bien à l'école et n'oublie pas de te brosser les dents ! En plus, si on ne sait pas quoi écrire, l'île est un thème très stimulant qui peut amener chacun à découvrir son propre monde intérieur, comme si on se trouvait devant un miroir qui nous renverrait le reflet de ce que nous avons dans la tête. »

Là-dessus, me tournant vers l'institutrice en espérant qu'elle prendra au vol ma suggestion d'écriture, j'ajoute : « Inventez une île. Dessinez-là. Donnez-lui un nom. Un nom de votre invention. Imaginez sa géographie, son histoire, les gens qui l'habitent, etc. C'est votre ile que vous inventez, pas celle du copain. Soyez vous-même. Si vous n'y arrivez pas, ce n'est pas grave : contentez-vous juste de lui donner un nom. Quand on a un nom, c'est déjà un bon point de départ, on peut laisser venir d'autres mots… »

Je ne sais plus ce que j'ai dit ensuite, mais je me souviens très bien avoir pensé à un souvenir d'enfance lié à ma découverte de *L'Ile au Trésor.* Avant de lire le livre, j'ai *écouté* l'histoire sous la forme d'un disque vinyle que m'avait offert un cousin de mes parents, qui travaillait dans le monde de la musique. Le disque mettait vraiment en scène l'histoire ; il y avait des bruitages, on entendait même craquer la coque du bateau sur l'océan déchaîné… Ce roman sonore m'a tellement plu que je

me suis pris au jeu. Moi aussi, je voulais découvrir un trésor. Quelque part… Dans ma chambre peut-être… Mais avant de le trouver, il fallait que je tienne le journal de mes aventures comme un vrai marin écumant les océans. Je me souviens avoir récupéré un vieux cahier de brouillon qui trainait dans mes affaires ; j'ai arraché les premières pages griffonnées pour ne garder que les vierges, celles que j'allais remplir bien sûr et qui formeraient le récit de ma quête au jour le jour… Sur la première page, j'ai écrit : *Journal de bord.* Je ne sais plus si j'ai tenu ou non ce journal imaginaire d'un marin partant à la recherche d'un trésor. Ce qui est sûr, c'est que le désir d'écrire s'est imposé à moi d'une manière plus ou moins inconsciente. Je voulais raconter des aventures que je n'avais pas vécues. Quel culot ! J'ai dû échouer dans mon entreprise assez rapidement, mais il m'en est resté quelque chose puisque bien des années plus tard je me suis mis à écrire des histoires *pour de vrai*, bien qu'elles fussent totalement inventées. De même, je me rends compte que le souvenir de ce petit cahier devait déjà me trotter dans la tête au moment où je suis arrivé à Annecy, projetant de tenir un journal qui est finalement resté lettre morte. Je me suis rejoué une vieille scène sans en avoir conscience, celle de l'enfant qui voulait devenir apprenti écrivain.

Tandis que je réfléchis à ça, un enfant lève le doigt et me demande comment on apprend le métier d'écrivain. Je lui réponds ceci : « Je ne sais pas si on peut parler de métier à part entière. Ton papa ou ta maman a un métier certainement ; ils touchent un salaire à la fin du mois. Pas moi. Ajoute à cela qu'il n'y a pas d'école officielle où on apprend à

écrire des histoires, à la différence de la musique avec les conservatoires. Donc, est-ce qu'on peut parler de métier ? Je pense que non. Par contre, écrire suppose quand même d'*avoir du métier,* c'est-à-dire un certain savoir-faire. Pour qu'une première page soit bonne, il faut qu'elle accroche le lecteur. Il faut donc que celui qui écrit se mette en même temps à la place du lecteur, sinon il risque de l'ennuyer. De même, si je me lance dans une histoire fantastique, je vais faire en sorte que l'histoire ait l'air la plus vraisemblable possible, quand bien même j'y évoquerai des choses qui n'existent pas du tout dans la réalité –encore que… Bref, si le fait d'écrire n'est pas *un* métier, il demande quand même *du* métier. Ce savoir-faire, on l'acquiert lentement grâce aux livres qu'on a lus. Mais on peut être un grand lecteur sans jamais éprouvé le désir d'écrire quoi que ce soit. A la base de ce désir d'écrire, il y a peut-être quelque chose qui n'est pas lié à l'écriture ou aux livres. Moi, quand on me demandait à l'école ce que je voulais faire plus tard, je répondais : *j'aimerais bien m'exprimer.* Chez moi, on ne m'interdisait pas de parler, mais on freinait d'instinct tout ce qui pouvait se rapporter à une émotion. Même si on était triste, il fallait se montrer sous le meilleur jour. Et quand ça n'allait pas du tout, eh bien… il fallait bien vite ravaler ses larmes ! Ajoutons à cela que j'étais un petit garçon très impressionnable et imaginatif. Il me passait tellement de choses par la tête par moments que je craignais de devenir fou. Et cela s'accusait drôlement quand la nuit arrivait : je m'endormais difficilement, en proie à des angoisses impossibles, terrifié parfois à l'idée de rester seul dans ma chambre… Aujourd'hui, tout va bien de ce côté-là.

Mais je brûle toujours du désir de m'exprimer, c'est plus fort que moi, il me faut toujours quelque chose à écrire… »

Plus tard, revenu à ma chambre d'hôtel, je réalise que tout ne va peut-être pas si bien que ça… La chambre est confortable et joliment décoré, ce n'est pas elle qui est en cause, mais plutôt cette impression étrange de se retrouver seul après avoir parlé pendant des heures devant un public qui me prend *vraiment* pour ce que je suis, alors que je ne cesse d'en douter tous les jours, préférant au terme d'écrivain qui a quelque chose de pompeux et d'établi, celui plus léger d'auteur, auteur d'un livre, d'une histoire, d'un album… Oui, cela fait très bizarre de se retrouver seul dans une chambre d'hôtel, loin de chez soi et des bruits de la ville. On est en intimité avec soi-même, c'est le moment choisi pour sortir le petit cahier et tenir son journal, et pourtant… rien ne vient. Même la lecture d'un livre ne résiste pas à cet état d'étrangeté dans lequel je me trouve. Comme il est trop tôt pour aller diner, j'en profite pour me promener en ville. Avec ses rues amples, ses vieux quartiers et son lac, Annecy a tout pour plaire au promeneur que je suis. Il me semble que je redeviens moi-même en arpentant ses rues, en longeant le Thiou, en musardant du côté des berges… C'est bête de le dire, mais Annecy est une ville d'eau ; l'eau court partout dans la ville, déversée de la montagne, à gros bouillons… J'aime cette fraîcheur, ce mouvement… Cela me rend plutôt joyeux. Et quand la neige arrive avec ses gros flocons, je l'accueille comme un enfant qui se réjouit à l'idée de pouvoir jouer avec. Du reste, en une heure de temps, la ville devient si blanche qu'on pourrait croire qu'on va y fêter Noël. Les

passants se font plus rares. Le silence se densifie, donnant aux façades de la vieille ville l'allure d'un décor ancien d'où pourraient surgir des silhouettes du passé, artisans, lavandières, gentilshommes…

Le manteau alourdi de neige, j'entre dans un café sous les arcades. J'avise une table et sors des cartes postales que je me suis promis d'envoyer avant mon retour. En contemplant les clients qui m'entourent, j'ai tout de suite l'impression d'appartenir à un autre siècle. Tout le monde a les yeux rivés sur un portable. Personne n'échange un regard. Ça tapote ferme sur le clavier. Moi, avec mes doigts gourds, j'essaye de tracer des lignes sur mes cartes. *Bonjour, je passe un moment délicieux ici, très belle ville, gens accueillants, etc.* A côté de moi, ça n'arrête pas de biper. Ceux qui ont des cheveux comme ceux qui n'en ont plus bipent et rebipent, une vraie folie… Je me trouve pourtant au cœur de la vieille ville, la devanture du café donne sur une rue passante et, avec la tombée de la nuit, la lumière des vitrines lui donne un charme subtil… Personne ne songe à contempler cela. Tout le monde a les yeux fixés sur son écran. La machine absorbe les yeux, les consciences… Je suis en présence d'une bande de zombies complètement *allumés* par la technique. Eh, dites, est-ce qu'il y a encore un être humain dans la salle ? Au comptoir heureusement, ça bavarde pas mal, ça picole aussi… Tout n'est pas complètement perdu, donc. Je finis mes cartes postales et je sors, un peu atterré quand même par ce que je viens de voir, moi qui adore les bistrots d'habitude…

Le lendemain, je parle de cela aux enfants que je rencontre. Je leur dis : « Hier soir, je me suis senti tout seul avec mes cartes postales. Autour de moi, tous les gens s'activaient sur leurs portables comme des maniaques. Avec ça, personne en train de lire un journal ou un livre… Si j'avais voulu rencontrer quelqu'un, il aurait fallu que je lui envoie un SMS au préalable. Mais comment faire connaissance avec quelqu'un assis près de vous, quand on n'a pas son numéro de téléphone ? En fait, cette anecdote me ramène plus ou moins au sujet de mon livre, *L'île de la faim.* Dans cette île mystérieuse, les enfants ont l'impression que tout se passe bien pour eux, parce qu'ils mangent ce qui leur plait et qu'ils ne vont jamais à l'école –mais ils se trompent cruellement ! Eh bien, c'est un peu la même chose avec les gens que j'ai vus hier soir au café. Ils ont l'impression de communiquer, parce qu'ils ont un Smartphone entre les mains, mais ils ne regardent personne autour d'eux : c'est la machine qui les domine et les vampirise. C'est elle qui communique avec eux ! Ils croient maîtriser la machine, mais c'est la machine qui a jeté son grappin dans leurs cerveaux ! »

Complètement lancé sur ce sujet, j'ajoute : « Ne vous laissez pas dominer par la technique. Certes, elle est utile, elle permet de faire des choses qu'on ne pouvait pas faire avant, mais la technique n'est qu'un moyen pour obtenir ceci ou cela, elle ne doit jamais devenir une fin en soi. Si c'est le cas, vous perdez votre bien le plus précieux : votre liberté, votre esprit critique. Le mieux qu'on ait à faire quand on est dans un café, c'est de se reposer, de rêvasser ou de causer avec les gens. Ne rien faire

est une chose qui compte. Apprenez à ne rien faire de temps à autre… Lâchez prise… Et si vous trouvez ça ennuyeux, c'est tant mieux ! Si on ne s'ennuie pas, quand prendrons-nous le temps de rêver ? Or, si vous voulez éprouver votre liberté et votre imagination créatrice, il n'y a qu'un seul moyen : rêver ! Et si vous avez du mal à rêver tout seul, eh bien… prenez un livre ! Plongez-vous dedans. Oubliez le monde qui vous environne. Devenez vous-même ! »

Là-dessus, on me prévient que la séance touche à sa fin. J'ignore si les enfants ont bien perçu ce que j'ai voulu dire. Les institutrices, elles, ne paraissent pas mécontentes. En me relisant cependant, je me sens un peu coupable : j'ai l'impression d'avoir fait l'éloge de la paresse devant un parterre d'enfants à qui on répète tous les jours (et sans trop y croire soi-même) : « Travaillez ! Travaillez ! » J'aurais dû ajouter que le rêve –du moins, tel que je l'entends : éveillé, comme une pause entre deux activités –est la première étape de mon activité créatrice. Ce qui suit *après* relève quant à lui d'un travail conscient et volontaire où il s'agit de mettre en forme avec des mots de tous les jours (ou presque) ce qui deviendra peu à peu une histoire. Et cette histoire elle-même, soumise à des remaniements successifs, des réécritures de tous ordres, apparaîtra sans doute bien différente du rêve initial d'où elle est issue…

Quoi qu'il en soit, s'il est un thème qui me porte plus que les autres, un thème qu'on retrouve dans *L'Ile de la faim* et d'autres histoires écrites ou non pour la jeunesse, c'est bien celui du rêve. Dans *L'Ile de la faim*, un gamin s'échappe de son quotidien en contemplant une affiche d'agence de

voyage représentant une île sous les tropiques. Il va entrer peu à peu dans son rêve pour ne plus en sortir, piégé par ses propres désirs et aussi par un curieux personnage, une sorte de magicien répugnant, qui a réussi l'exploit de fabriquer une machine lui permettant d'entrer dans l'inconscient des enfants. En fait, comme je l'explique aux enfants lors d'une autre séance, le rêve est un motif d'inspiration puissant chez moi, qui m'a permis et me permet encore de développer toutes sortes de récits :

« J'aime cette idée selon laquelle nous pouvons communiquer ensemble par rêves interposés. Un de mes premiers livres, *Un chien dans le placard*, reprenait cette idée : un garçon rêve d'avoir un chien, un chien rêve d'être adopté par un compagnon. Les rêves de l'un et l'autre vont finir par se rejoindre, mais pas tout à fait comme ils l'imaginaient… Depuis longtemps, je me pose cette question : que deviennent nos rêves à notre réveil ? Est-ce qu'ils continuent de vivre leur vie à eux *quelque part ?* Est-ce qu'on peut partir à la chasse aux rêves comme on va à la chasse aux papillons ? »

Je dis aux enfants qu'il peut être intéressant de noter ses rêves. C'est déjà un petit travail d'écriture. Moi-même, j'en ai fait l'expérience pendant longtemps et je me suis même rendu compte que cela intensifiait mon activité onirique. Je leur parle aussi d'une histoire que j'ai inventée « pour les grands » : celle d'un homme plongé dans un coma profond, qui rencontre une femme idéale et qui doit ensuite choisir entre le retour à la vie ou la perspective (forcément trompeuse) de suivre cette femme

jusqu'au bout de son coma… Bien entendu, je ne demande pas aux enfants de choisir, la question n'est pas là, mais j'essaye de leur montrer que, par le biais du rêve ou d'un voyage dans une autre réalité, on peut ainsi diversifier un récit, lui donner plusieurs niveaux, un peu comme des poupées russes ou des tables gigogne. Un rêve en engendre un autre, qui en engendre un autre, etc. Je pourrais écrire aussi : un récit en engendre un autre, qui en engendre un autre, etc. De cette façon, on pourrait inventer une histoire qui ne s'arrête jamais, une histoire initiée par un seul, puis reprise et développée par une quantité de narrateurs différents… Ouf !

En fait, on n'en a jamais fini avec les histoires ; on n'en a jamais fini avec l'acte d'écrire. C'est ça qui est passionnant et qui donne envie d'en écrire d'autres, longues ou courtes, sinistres ou fantaisistes. Mais cela ne suffit pas. Il faut aussi que ces histoires soient lues et éditées. Une histoire qui reste dans un tiroir est comme un papillon desséché qui n'a jamais volé. A ce sujet, les enfants me demandent comment je fais pour me faire éditer. Vaste programme ! Je leur réponds : « D'abord, il ne faut pas être pressé. Cela peut prendre des mois… Ou jamais ! Donc, avant que la réponse n'arrive, bonne ou mauvaise, il vaut mieux se lancer sur un autre projet pour faire passer le temps. Pour le reste, sauf exceptions, j'envoie toujours mes manuscrits par la poste. Je ne connais pas personnellement ceux qui me lisent. Eux-mêmes ne m'ont jamais rencontré. La seule chose qui compte, c'est ce qui est écrit, c'est ce que vous racontez. Ce que vous êtes dans la vie ordinaire n'intéresse pas les

éditeurs. Ce n'est pas une question de personne. C'est une question de récit, de lecture, de tempo… Bien sûr, il y a des moments où j'en ai assez d'attendre, mais je pense que je serais bien plus malheureux si, pour une raison d'amour-propre, je gardais mon manuscrit pour moi. Il ne pourrait pas vivre sa vie et rencontrer d'autres lecteurs. Une histoire, ce n'est pas fait pour rester enfermé. Ça a besoin d'air, une histoire, ça bouge, ça voyage… De l'éditeur à la librairie, de la librairie à la bibliothèque, de la bibliothèque à la chambre des enfants… Les enfants se l'approprient, se la racontent, puis la passent aux autres : d'autres enfants qu'ils ne connaissent pas nécessairement, mais qui prendront le même livre à la bibliothèque ou sur le présentoir de la librairie… Bref, la lecture, c'est un peu comme une rivière… Comme le Thiou qui traverse Annecy… La rivière ne s'arrête jamais de couler, et nous, les auteurs, les lecteurs, tous les gens du livre, nous avons pour vocation de faire en sorte que la lecture soit cette rivière qui continue de jaillir pour le plus grand plaisir de tous. »

Encore une question. Une dernière. Celle-ci m'a été posée le dernier soir de mon séjour, à l'occasion d'une rencontre avec le club lecture de la bibliothèque de Bonlieu. Celle qui qui me la pose n'a pas plus de neuf ans, mais à la façon dont elle s'exprime, très calme, très posée, on sent déjà qu'elle y a peut-être réfléchie pour elle-même : « Pourquoi écrivez-vous ? »

D'instinct, je réponds : « Pour créer des liens. » Et je précise : « Ce soir, parce que j'ai écrit un livre, nous sommes ensemble pour le partager. Demain, ce sera quelqu'un d'autre. Toi-même, tu prêteras le livre que tu

aimes bien à quelqu'un que tu connais ou tu en prendras un autre que quelqu'un t'a conseillé. Les livres sont faits pour ça : pour rapprocher les gens, quels que soient leurs âges ou leurs conditions. Bien sûr, on peut communiquer autrement, en allant sur Internet par exemple, mais ce n'est pas du tout la même chose, ce n'est pas le même lien. Dans les livres, on trouve des émotions et des sentiments universels. Sur Internet, on se contente d'établir un contact, mais on n'apprend pas nécessairement quelque chose sur soi-même et le fait que, nous tous, nous appartenons à cette singulière communauté, celle des êtres humains, la seule à être douée de langage et à transformer ce langage en œuvre créatrice. »

La rencontre prend fin. J'en profite pour signer quelques livres et m'attarder un peu dans la bibliothèque. Dehors, c'est nuit et neige, gens qui rentrent du travail, boutiques qui s'apprêtent à fermer… Moi, j'ai envie de *rester ouvert* encore longtemps, de parler, de parler… C'est si bon de percevoir dans le regard des autres le plaisir qu'on se donne à raconter des histoires.

Demain, je serai seul devant mon ordinateur, mais je penserai à tous ceux, petits et grands, que j'ai rencontrés pendant ces trois jours formidables à Annecy.

Trois jours sans une ligne. Trois jours de pur bonheur.

Pascal Hérault.